

— ETHIQUE —

Médicalisation de la société ... Une question de limites ?



EDUCATION PERMANENTE



Ministère
de la Communauté
française



*La médecine a fait tant de progrès
que plus personne n'est en bonne santé.*

Aldous Huxley

Réalisation : Service Education permanente Question Santé asbl
Texte : Sandrine Pequet/Question Santé
Graphisme : Carine Simon/Question Santé
Avec le soutien de la Communauté française
Editeur responsable : Patrick Trefois – 72 rue du Viaduc – 1050 Bruxelles
D/2010/3543/3

Dans la vie, nombreux sont les moments où nous faisons appel, d'une façon ou d'une autre, au savoir médical. En effet, **nous nous tournons spontanément vers la médecine**, tant pour la prévention que pour faire face à bien des difficultés.

Il est vrai que la médecine tente d'offrir des réponses de plus en plus adaptées à des problèmes de plus en plus variés. Ses progrès ont également contribué à l'amélioration de la qualité de la vie.

D'ailleurs, ne connaissons-nous pas tous au moins une personne dont la vie a été grandement améliorée, voire sauvée, par une intervention médicale ?

Pourtant, on parle aussi souvent, et d'une façon péjorative, d'une médicalisation de la société. Il est ici légitime de se demander si la médecine n'a pas, petit à petit, pris trop de place dans nos vies, faisant de nous des patients quelque peu passifs.

Et, si les prises en charge médicales semblent, à première vue, plutôt rassurantes, ne sommes-nous pas devenus dépendants de la médecine ?

La place qu'elle occupe dans nos vies est-elle réellement celle que nous voudrions ?

Et ne lui avons-nous pas accordé trop de pouvoir ?



Une société médicalisée ?

La médicalisation de la société peut être définie comme le processus par lequel des comportements ou phénomènes posant problème pour les individus ou la société sont définis ou redéfinis en termes médicaux.

Autrement dit, il s'agit du passage d'aspects de la vie quotidienne, considérés a priori comme non-médicaux, dans le domaine du médical en ce qui concerne leur définition et leur traitement.

Cela touche de nombreux aspects de la vie. Par exemple, **la sexualité** est désormais abordée sous un angle thérapeutique. Qu'il s'agisse de la conception d'un enfant, de la naissance ou de troubles sexuels, ces phénomènes sont perçus comme nécessitant un suivi médical.

Le terme médicalisation a également la « **connotation négative de surconsommation et mauvaise application de médicaments.** »¹ En effet, pour tous ces problèmes de la vie quotidienne, autrefois considérés comme « naturels » et appréhendés avec une certaine fatalité (par exemple : « c'est l'âge ! », « c'est la vie ! »), la médecine a tendance à proposer un remède ... très souvent sous forme de médicaments.

Tel est le cas des **difficultés d'apprentissage** et de concentration de certains jeunes parfois considérées comme des Troubles Déficitaires de l'Attention avec ou sans Hyperactivité (TDA/H). Ainsi le nombre de prescriptions de Rilatine, médicament qui stimule le système nerveux central, a considérablement augmenté. D'ailleurs, « des spécialistes trouvent qu'il y a trop de prescriptions aujourd'hui alors que seulement 1% sont de vrais kinétiques. [Ils considèrent que] c'est en quelque sorte un médicament de confort pour que les élèves à problèmes se concentrent mieux et plus longtemps. »²

Face à cette médicalisation de la société, **ne serions-nous pas tous « malades », d'une façon ou d'une autre ?**

Et les médicaments sont-ils vraiment la réponse à tous les troubles ?

Au fond, comment en est-on arrivé là ?

La valeur Santé

Rassurante, la médecine a, au cours des deux derniers siècles, remporté de plus en plus de succès. En fait, « **toute médicalisation, légitime ou abusive, prend sa source ultime dans la peur de la souffrance (physique, psychique ou même morale) et surtout de la mort, et donc dans le désir d'éloigner ces dernières autant et aussi longtemps que possible.** »³

La recherche de sécurité, de performance et de confort, symptomatique de nos sociétés occidentales, encourage également la médicalisation.

Par exemple, en cas de déprime (peut-être passagère), un traitement est parfois rapidement instauré. Cela permet d'alléger la souffrance psychologique du patient mais aussi de restaurer au plus vite sa performance et donc de maintenir sa productivité. Ainsi, il semble plus adéquat de prendre des antidépresseurs que de ralentir son mode de vie le temps de réfléchir et de comprendre le problème.

S'en remettre aux mains des médecins est donc largement valorisé car cela représente pour beaucoup la garantie de se maintenir dans un bon état de santé.

Mais qu'est-ce qu'être en bonne santé ?

Si la santé a longtemps été définie comme l'état de bon fonctionnement de l'organisme, l'OMS la décrit, de façon plus globale, comme « **un état de complet bien-être physique, mental et social, [qui] ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité.** »⁴

Le terme « santé » touche donc désormais bien plus de domaines (par exemple, psychologique et social) que les seuls aspects biologique et « mécanique » du corps. Nous sommes passés d'une optique d'« absence de maladie » à celle, plus large, de santé.

Cela signifie-t-il qu'une personne qui ne ressent pas un « état complet de bien-être » n'est pas en bonne santé ?

Et dans quelle mesure cela justifie-t-il une réponse médicale ?

Dans nos sociétés occidentales, la santé a petit à petit été considérée comme un des éléments clés de la vie de l'homme. « Quand la santé va, tout va... »

Finalement, elle s'est imposée comme « notre bien le plus précieux, tout en ressemblant de plus en plus à un idéal inaccessible, à un nouveau Graal. »⁵ Certains parlent même d'une **idéologie de la santé...**

Tout est d'ailleurs mis en oeuvre pour nous encourager et nous donner toutes les chances de nous maintenir en bonne santé. Pour preuve, les messages de prévention de toutes sortes (alimentation, exercice physique, lutte contre le tabagisme,...) et les nombreux dépistages possibles.

**Cette course à la santé parfaite aurait-t-elle
alors tendance à devenir une obsession?
Mais n'est-elle pas une recherche sans fin ?**

Et le rôle des médias dans tout ça ?

Relais de la communauté scientifique, les médias diffusent largement l'information médicale.

« **Les informations relatives à la santé sont parmi celles qui intéressent le plus le public**, et par voie de conséquence les médias. [...] En Belgique, une revue comme Top Santé est lue par une femme francophone sur quatre. »⁶

Parmi ces informations, il s'agit tantôt de la découverte de nouvelles maladies (généralement associées à la recherche de traitements adéquats) ou de nouveaux remèdes plus efficaces que les précédents, tantôt d'études épidémiologiques qui concluent souvent à l'augmentation de la prévalence de certaines pathologies (augmentation du nombre de personnes atteintes).

Mais « **les médias ne relatent pas seulement, ils agissent, en quelque sorte, à partir du moment où le problème scientifique devient un problème public [...]** »⁷

En diffusant l'existence de nouvelles maladies (nouvelles déficiences par rapport à un état de santé optimal), en décrivant des signes légers comme de sérieux symptômes et en valorisant de nouveaux traitements (dans des articles mais également via la publicité), **les médias fabriquent un grand nombre de « nouveaux malades »** : stressés, anxieux, déprimés, etc.

Finalement, comme le soulignait Ivan Illich dans *Némésis médicale*, « il semble que les gens qui n'entrent dans aucune catégorie thérapeutique soient l'exception ».

Comme on cherche dans un horoscope les éléments qui nous correspondent, on trouve, dans les articles sur la santé, des symptômes qui ressemblent exactement aux nôtres (parfois sans que nous ne les ayons jamais remarqués auparavant). Une petite recherche sur Internet et la visite de quelques forums de discussion nous confortent rapidement dans cette optique. D'ailleurs, ne nous arrive-t-il pas de consulter en soumettant d'emblée au médecin notre propre diagnostic, comme si nous n'en attendions que la confirmation et une prescription adéquate ?

Cela signifierait-il que nous nous considérons, avant tout, comme des malades potentiels plutôt que comme des individus en pleine santé ?

Les avis concernant l'effet des messages de santé sont contradictoires.

Pour certains, ils ont une influence positive : les patients sont mieux informés, posent d'avantage de questions et sont donc plus en mesure de fonder leur choix.

D'autres, par contre, considèrent que ces messages (et leur quantité excessive) causent des peurs disproportionnées et de véritables psychoses en révélant des dysfonctionnements auxquels le patient ne songeait, jusqu'alors, que peu ou pas du tout.

Ne risque-t-on pas dès lors de consulter excessivement, pour se rassurer à chaque symptôme éventuel ?

De l'information à l'hypocondrie, n'y aurait-il qu'un pas que les médias nous aident à franchir ?

Et les firmes pharmaceutiques ?

L'industrie pharmaceutique est l'une des plus rentables au monde. Elle représente un des plus grands marchés économiques et regroupe les activités de recherche, de fabrication et de commercialisation des médicaments. Pour ne citer qu'un exemple : à l'échelle mondiale, en 2004, la vente d'antidépresseurs rapportait 15 milliards de dollars. ⁸

En fait, « les stratégies de marketing des plus grandes compagnies pharmaceutiques visent aujourd'hui de manière agressive les personnes en bonne santé. **Les hauts et les bas de la vie quotidienne sont devenus des désordres mentaux, les maladies ordinaires sont transformées en maladies effroyables, et de plus en plus de gens ordinaires deviennent des patients...** ».⁹

Des patients ou des consommateurs ?

En effet, il faut savoir que les annonceurs n'hésitent pas à « suggérer aux chefs de rédactions ou aux journalistes médicaux de parler des thématiques qui les intéressent, qui créent un climat favorable à la consommation de leurs produits. »¹⁰

En outre, s'il est compréhensible que le secteur des médicaments se base sur les principes économiques, c'est aussi tout le domaine médical qui repose sur **la loi de l'offre et de la demande**. Or, « plus grande est l'offre de santé, plus les gens répondent qu'ils ont des problèmes, des besoins, des maladies. »¹¹ Et sans les malades, le cercle de l'offre et de la demande serait rompu.

La médecine et ses progrès nous aurait-elle rendus accros à ses services ?

L'amélioration des soins de santé nous pousse-t-elle à en vouloir toujours plus ?

Ne faudrait-il pas nous questionner sur notre relation à la médecine ?

Au secours docteur !

En cas de mal-être, **le médecin généraliste est souvent la première personne vers qui on se tourne**. C'est d'ailleurs pour cela qu'on l'appelle également « médecin de première ligne ».

Actuellement, « le médecin généraliste est au premier rang pour accueillir et gérer des problèmes relevant de l'ordre psychosomatique. **Une part importante des consultations médicales de première ligne sont motivées par des plaintes d'ordre psychologique ou émotif qui se manifestent par des symptômes physiques.** »¹²

Bien qu'il permette généralement de soigner les symptômes, un traitement médical ne règle pas nécessairement le fond du problème. « Si les soins médicaux peuvent prolonger la vie et améliorer le pronostic en cas de maladie grave, un facteur s'avère plus important pour la santé de la population dans son ensemble : le contexte social et économique qui est la cause profonde des maladies et de la nécessité de soins de santé. »¹³

En effet, **l'homme n'est pas seulement un corps physique, il est aussi un être social. De nombreux facteurs sociaux influencent sa santé** : les revenus, l'éducation, le niveau d'instruction, les modes de vie, les conditions d'emploi et de logement, etc. C'est ce qu'on appelle **les déterminants sociaux de la santé**.

Les problèmes de santé et les problèmes sociaux sont donc généralement interdépendants. Plus les conditions sociales et économiques sont défavorables, plus les risques de dépression, de dépendance (alcool, cigarette, drogues) ou de stress augmentent, nuisant ainsi à la santé.

Le médecin de famille peut certes prodiguer des soins, être de bon conseil ou réorienter vers une aide adaptée ; cependant les déterminants de la santé sont tellement diversifiés qu'il est parfois confronté aux limites de la réponse médicale.

**En plus d'améliorer sans cesse les soins de santé,
ne serait-il pas judicieux d'explorer d'autres pistes ?**

Et qu'en est-il de nos ressources personnelles et collectives/sociales ?

Etre acteur de sa santé

Nous le savons tous (les messages de prévention le rappellent suffisamment) : fumer, manger excessivement, manquer de sommeil ou encore consommer des drogues sont des comportements potentiellement nuisibles. **Notre santé dépend en partie des choix et des actes que nous posons**, des habitudes et du mode de vie que nous adoptons. Il nous est donc vivement conseillé d'agir sur notre état de santé à ce niveau-là, d'être responsable.

« **Mais plutôt que de changer notre style de vie, il est bien plus facile d'avoir un médecin qui prescrive une pilule soulageant les conséquences de mauvais choix.** »¹⁴

Bien que quelque peu extrême, cette vision est interpellante !

Attendons-nous vraiment de la médecine
qu'elle agisse comme un remède miracle ?

Sommes-nous à ce point passifs par rapport à notre santé ?

Un tel point de vue n'est-il pas surtout culpabilisant ?

La médecine est parfois le seul recours envisageable. Mais cela ne signifie pas pour autant que nous sommes irresponsables. **Nous n'avons pas toujours la possibilité d'agir sur notre style de vie** : par exemple sur la surcharge de travail, de responsabilité, les difficultés psychologiques, ...

Mais, ce n'est pas la seule façon de voir la situation...

Faire largement appel à la médecine ne pourrait-il pas aussi être synonyme de responsabilité ?

En effet, consulter au moindre problème peut être, comme l'est la prévention, une façon de prendre sa santé en main, d'agir « avant qu'il ne soit trop tard », avant que les dégâts soient irréparables.

Multiplier les consultations pour obtenir un second avis médical avant de prendre une décision importante (pour une intervention chirurgicale, par exemple) serait encore une manière d'être responsable. Pourtant, notre système de soins de santé n'y encourage pas car cela multiplierait aussi le nombre de remboursements.

Il n'est donc pas toujours évident de trouver les moyens d'agir pour sa propre santé...

Mais la responsabilité des patients est-elle la seule en jeu ?

Un certain pouvoir médical

Si le patient a des devoirs en matière de santé, le médecin a lui aussi sa part de responsabilité. Il est donc nécessaire de « reconnaître un pouvoir aux uns et aux autres, le pouvoir de décider d'avoir ou non recours à un acte diagnostique ou thérapeutique, le pouvoir de choisir les modalités de sa réalisation, le devoir d'en assumer les conséquences. [...] **L'exercice harmonieux de ce double pouvoir exige que le patient dispose de tous les éléments nécessaires à son choix.** Si l'information doit être aussi complète, objective et compréhensible que possible, elle doit aussi pouvoir être adaptée à la situation de chacun pour que la décision soit pertinente. »¹⁵

La communication entre le médecin et le patient est donc primordiale. Or, leur relation se fait souvent sur le mode hiérarchique. Le patient se situe effectivement dans une position de demandeur (souvent dans des circonstances de dépendance physique ou psychologique), tandis que le docteur représente le sauveur, détenteur du savoir et donc d'un certain pouvoir.

N'avons-nous pas alors tendance à laisser au médecin
le droit de décider ce qui est bon pour nous ?

Est-ce parce que nous nous sentons dépourvus
des connaissances nécessaires, parce que cela nous rassure ?

Et dans ce cas, **n'accordons-nous pas à la médecine un pouvoir excessif ?
Celui de choisir à notre place ...**

La dimension administrative de la profession semble également en légitimer le pouvoir. En effet, même quand nous ne sommes pas malades, nous devons parfois faire appel à la médecine, généralement pour avoir accès à certains droits (sécurité sociale, assurance, etc.) ou échapper à certaines obligations.

Tel est, par exemple, le cas des **ordonnances nécessaires pour pouvoir bénéficier d'un remboursement** (médicaments, consultations de spécialistes...) ou des **divers certificats attestant officiellement de l'état de santé, de l'aptitude ou de la situation de maladie d'un patient** (certificat de grossesse, de naissance et de décès, certificat d'incapacité de travail, certificat d'aptitude à la pratique d'un sport, certificat de vaccination, ...)

Mais un avis médical doit-il être la seule garantie de vérité ?

Et en considérant ces documents comme des preuves légales, quel pouvoir accorde-t-on à la médecine ?

Ne faudrait-il pas s'interroger sur la place qu'elle occupe désormais dans l'organisation de la vie sociale ?

La démedicalisation existe aussi

Si la définition d'un problème en tant que pathologie fait souvent débat (la pédophilie ou l'obésité, par exemple, doivent-ils être définis comme des maladies ?), **dans certains cas, plutôt rares, des phénomènes considérés comme des « maladies » peuvent être écartés du domaine médical.** Il s'agit de la démedicalisation.

Le cas le plus connu est celui de l'homosexualité, autrefois envisagée comme une maladie.

A la fin du 19^{ème} siècle, certains théoriciens, dans une volonté de « soigner » les homosexuels, ont d'ailleurs mis au point différents traitements : thérapies aversives, traitements hormonaux, électrochocs,... Ce n'est qu'en 1973, après de nombreuses revendications d'activistes gay new-yorkais, **que l'homosexualité cessa officiellement de figurer au rang des maladies** dans le Manuel Diagnostic et statistique de l'*American Psychiatric Association*.

Mais ce cas représente bien sûr une exception. En effet, « il reste qu'à cause du pouvoir et du prestige de la médecine, la démedicalisation ne réussit qu'après une forte mobilisation idéologique, professionnelle et publique organisée [...] »¹⁶

Le recours aux médecines parallèles est également souvent perçu comme une forme de démedicalisation. Face à la médicalisation grandissante de la société, certains choisissent effectivement de prendre le contre-pied. Ils recherchent alors des **approches thérapeutiques jugées plus « naturelles », plus « douces », plus « humaines »** ... Parmi celles-ci, on retrouve l'homéopathie, l'ostéopathie, l'acupuncture, la phytothérapie, etc.

« Ca fait partie d'une hygiène de vie et c'est une médecine préventive, en ce qui me concerne. J'utilise la phytothérapie depuis 25 ans, l'homéopathie et l'aromathérapie depuis 5 ans environ. Ca fait partie de mes valeurs, de ma manière de fonctionner, d'être indépendante vis-à-vis de ma santé ; ne pas dépendre de médecins. »¹⁷

Mais, dans le cas des médecines parallèles, peut-on vraiment parler de démedicalisation ?

S'il s'agit d'autres types de médecines, **l'approche reste cependant thérapeutique et la plainte du patient formulée sur le mode médical.**

Le rejet serait-il en fait celui d'une médecine trop technique et insuffisamment humaine, et non celui de « la médecine en général » ?

Enfin, est-ce trop de médecine ?

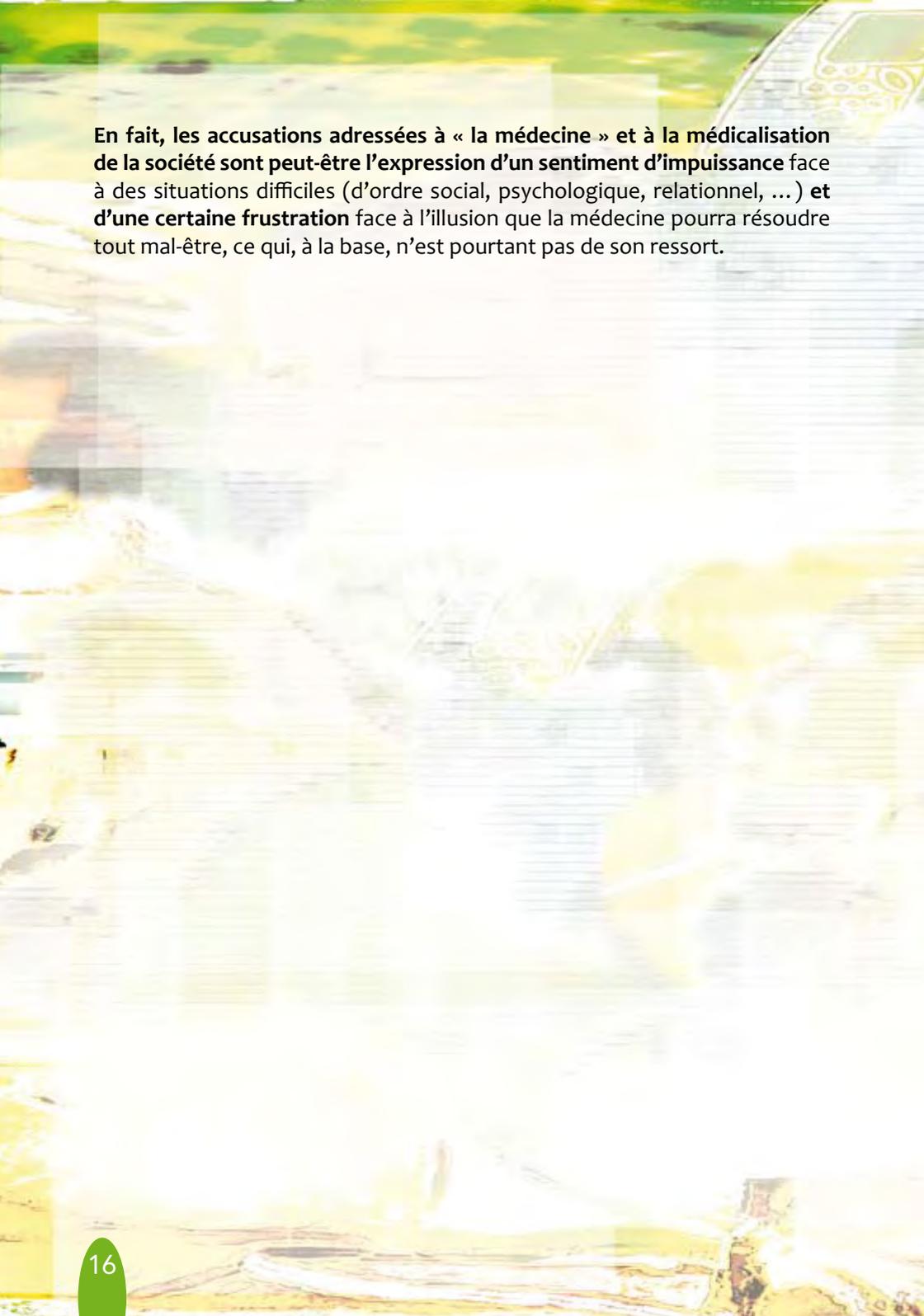
La médecine a certes réellement contribué à l'amélioration de la qualité de vie, **mais il est légitime de se demander si, dorénavant, nous n'y avons pas trop souvent recours.**

Si la souffrance paraît inacceptable, n'est-il pas pourtant démesuré de se tourner vers le domaine médical comme réponse immédiate aux problèmes de la vie quotidienne auxquels nous sommes confrontés ?

De plus, **l'obsession d'une santé parfaite, le désir de confort et de sécurité** semblent faire de nous des acharnés à la recherche du moindre symptôme et nous poussent à consulter davantage, à consommer toujours plus de médecine. Les médias et leurs articles « santé » ainsi que les firmes pharmaceutiques nous y encouragent aussi. Parfois même, nous consultons sans être vraiment malades, par exemple, juste parce que nous devons obtenir une attestation ou un certificat.

Le recours au médecin est donc de plus en plus fréquent. Pourtant, si la médecine rassure et représente pour beaucoup la solution idéale, il semble également **important d'agir sur d'autres facteurs, plus sociaux, ainsi que sur nos modes de vie.** Mais cela n'est pas toujours possible...

Ainsi, il est important de **s'interroger sur le pouvoir que nous accordons actuellement à la médecine.** Peut-être est-il aussi temps de redécouvrir d'autres ressources et de reprendre notre santé en mains.



En fait, les accusations adressées à « la médecine » et à la médicalisation de la société sont peut-être l'expression d'un sentiment d'impuissance face à des situations difficiles (d'ordre social, psychologique, relationnel, ...) et d'une certaine frustration face à l'illusion que la médecine pourra résoudre tout mal-être, ce qui, à la base, n'est pourtant pas de son ressort.

- 1 B. Orchard, traduit par G. Feltracco, *Le business de la maladie*, 2006 - www.vision.org
- 2 F. Baré, *La Rilatine pour les enfants hyperkinétiques, une mode?*, 27.10.09 - rtbfinfo.be
- 3 E. Velz, *Médicalisation, psychologisation et sociologisation : à propos des alibis de l'Ecole*, Le Bulletin de l'AFAPMS, Bruxelles, juillet 2006.
- 4 Site internet de l'OMS - www.who.int/fr
- 5 P. Peretti-Watel et J-P. Moatti, *Le principe de prévention : Le culte de la santé et ses dérives*, éd. Du Seuil et La République des Idées, 2009
- 6 E. Brune, *Médicalisation de la qualité de vie : le rôle des medias*, 2002 - www.elisabrune.com
- 7 A Zappala *La médecine médiatise : entre la médicalisation du social et la socialisation de la science*, in Hermès, éd. CNRS, 1991
- 8 *Ces médicaments qui rapportent gros, au bonheur des laboratoires*, 11 janvier 2007- Easybourse.com
- 9 B. Orchard, traduit par G. Feltracco, *Le business de la maladie*, 2006 - www.vision.org
- 10 E. Brune, *Médicalisation de la qualité de vie : le rôle des medias*, 2002 - www.elisabrune.com
- 11 I. Illich, *Némésis médicale : l'expropriation de la santé*, éd. du Seuil, 1975
- 12 N. Ortalo-Magnée et D. Van Schepdael, *La place de la psychothérapie en médecine générale*, Santé conjuguee n°11 - Etre... mais qui ?, janvier 2000
- 13 R. Wilkinson et M. Marmot (sous la direction de), *Les déterminants sociaux de la santé : les faits*. 2^{ème} édition, OMS, 2004
- 14 B. Orchard, traduit par G. Feltracco, *Le business de la maladie*, 2006 - www.vision.org
- 15 P. Jouannet, *Principes éthiques, pouvoir médical et responsabilités du praticien*, in Pouvoirs, avril 1999
- 16 H. Dorvil R. Mayer (sous la dir.), *Problèmes sociaux, Théories et méthodologies - Volume 1*, Presses de l'Université du Québec, 2001
- 17 Le forum de doctissimo
-http://forum.doctissimo.fr/sante/medecines-douces/pourquoi-medecines-douces-sujet_147079_1.htm



Dans la même collection :

« Des puces RFID dans le corps humain ? »
(outil pédagogique animé par la technologie flash)

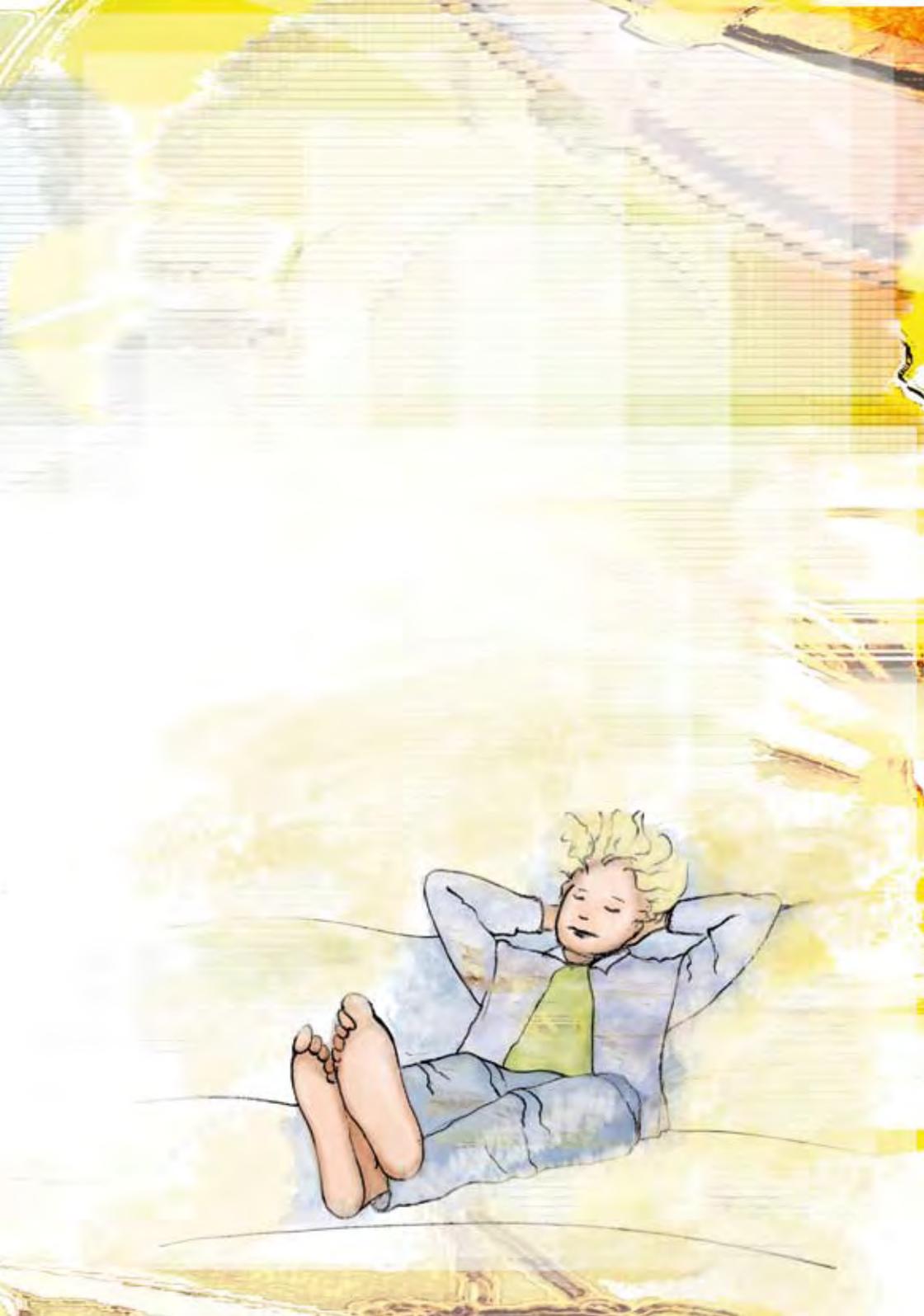
« Interdire ou ne pas interdire de fumer »

« L'allongement de la durée de vie en questions »

« Médicalisation des troubles de comportement :
instrument de contrôle social »

« Tabac : faut-il faire peur ? »

« Vaccination : trouver son chemin »



**Au cours des deux derniers siècles,
notre société occidentale s'est peu à peu médicalisée.
Les problèmes abordés sous un angle médical
n'ont cessé de se multiplier et de se diversifier.
La consommation de médicaments a également augmenté.**

**La médecine apparaît désormais souvent comme
la réponse à tous les maux, qu'ils soient physiques
mais aussi psychologiques ou sociaux.**

**Mais comment en est-on arrivé là ?
Quel a été le rôle des médias, des firmes pharmaceutiques ?
Sommes-nous tous devenus des malades potentiels ?**

**Cette médicalisation semble aller de pair avec
l'idéal de « santé parfaite » tant valorisé dans nos sociétés.
Elle correspond également à la peur de la souffrance et de la mort
ainsi qu'à la recherche de sécurité, de performance et de confort.**

**Mais sous son apparence rassurante,
la médicalisation de la société est aussi remise en question.**

**La médecine occupe-t-elle une trop grande place dans nos vies ?
Nous rend-elle plus passifs par rapport à notre propre santé
et à notre environnement socio-économique ?
Quel pouvoir lui avons-nous accordé ?**

**En fait, n'attendons-nous pas trop de la médecine ?
Et n'existe-t-il pas d'autres façons d'agir
en faveur de notre santé et de notre bien-être ?**

**Cette brochure est destinée au tout public
et téléchargeable sur notre site www.questionsante.be**